

XYZ. La revue de la nouvelle

Entre les deux

Maude Poissant



Numéro 109, printemps 2012

Foutaises : de l'importance de ce qui est vain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65917ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poissant, M. (2012). Entre les deux. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (109), 14–19.

Entre les deux

Maude Poissant

ENTRE ELLES, il y a une similitude des traits. Bien sûr, l'une les a plus fins, plus lisses, plus frais. Le carré du menton, quelque chose dans la forme de leurs lèvres font que ceux qui ont connu la mère reconnaissent aussi la fille, même sans avoir vu l'enfant grandir. La mère est là sous ces cheveux bombés qui donnent envie de les toucher. Ils le lui disent avec une voix chargée de souvenirs.

Devant la figure de la fille leurs certitudes s'émeussent : ils prennent conscience que l'essence d'une femme, la beauté juvénile de son visage, peut en de rares occasions échapper à l'inéluctable. Et se transmettre. C'est pour cela que les invités se figent devant cette quasi-réplique comme devant un miroir rajeunissant. L'excitation dans leur voix lorsqu'ils s'exclament : « Tu es la fille de... ! » est la même que si on les avait ramenés au temps de leurs visages lisses et définis. Un à un ils lui disent quel rôle ils ont tenu à l'époque, aux côtés de sa mère. Ils lui racontent un petit souvenir, lui demandent si elle souhaite aussi, comme sa mère, maîtriser l'art du plaidoyer.

La fille connaît depuis toujours ce regard plein d'envie que les adultes portent sur elle. Tout de suite, on lui a donné avec son visage une vie déjà construite, qu'elle n'a eu qu'à prolonger. Elle a été drapée de cette aisance de la mère, elle a été placée à côté d'elle sur la scène, a su mimer son rire, son fameux rire, le faire exploser devant les autres à son tour. Elle a su faire de sa beauté une monnaie qui achète tout.

Assise, elle tient sa coupe de vin comme il se doit : par le pied, en dégustant le côtes-du-rhône de qualité apporté pour le souper. Elle parle avec les amis de la mère comme si c'étaient les siens, écoute les nombreux épisodes qu'ils lui racontent sur leur vie passée. Devant cette vision de la mère rajeunie, la mémoire des conteurs s'oriente : les histoires prennent une forme juvénile, séductrice, dans laquelle la mère

14 est au cœur d'aventures hors de l'ordinaire, piquantes, pleines

de drame. « Tu sais que j'ai aimé ta mère ? Oh ! Tellement ! On s'est fréquentés quelques mois seulement, puis elle a rencontré ton père. Mais quels mois ! » Les invités se placent toujours sur cette trajectoire comme un élément moins important, mais essentiel, de l'histoire. Jamais de faille dans les gestes de l'héroïne ou de temps mort entre les événements relatés. « Le soir du spectacle d'ouverture des Jeux olympiques, en 1976, nous étions tous derrière le stade, sans billet, curieux. Quelqu'un a fracassé une immense vitrine. Nous étions tous là, figés, incapables d'avancer devant la fenêtre brisée. Ta mère... elle y est allée la première... Elle a pris les devants. On l'a tous suivie dans le stade... c'est ainsi qu'on a pu voir le spectacle. Une soirée mémorable ! » Les années ont effacé certains détails, des longueurs surtout, et placé les rebondissements aux endroits stratégiques.

La fille connaît bien plusieurs de ces histoires, elle a déjà commencé à en exploiter aussi. Parfois, devant ses propres amis, elle modifie un léger détail : elle se met à la place de sa mère dans le récit. C'est facile, de l'une à l'autre, la substitution ne se perçoit pas. Elle sait que les histoires de sa mère fonctionnent. D'ailleurs, au cours du repas, la mère divertit son auditoire avec son habituelle aisance. Elle raconte de nouvelles aventures : comment elle a gagné cette cause désespérée, en septembre, à quel point elle a remis à sa place son nouveau patron, un homme mou, quel langage elle a utilisé pour s'adresser à un policier incompetent. Dans chaque récit, on voit qu'elle a le dernier mot. Un dernier mot coup de poing. Son sourire après le repas montre bien à quel point elle estime sa soirée réussie : les convives l'ont écoutée, ont ri, se sont émus et ont été surpris au moment précis où elle l'a voulu. Surtout, ils ont ressenti à son égard la même envie qu'autrefois.

Au dessert, devant ces gens qui ont repris leurs voix aiguës d'il y a vingt ans, la fille se sent fixée avec intensité. Elle place son visage pour adopter les mimiques de sa mère, déclenchant ainsi de nombreux commentaires. « C'est incroyable ! disent-ils, la même bouche. Le nez ! C'est frappant ! Le sourire... » Ils rient. « J'ai l'impression d'avoir vingt ans

encore ! » La fille réfléchit, cherche une histoire pour plaire à ces gens. Elle écoute un peu leurs conversations pour mieux les jauger, puis commence.

Après avoir pris une gorgée de vin, elle relate cette soirée au cours de laquelle elle a défié l'autorité maternelle. Tout de suite, de la cuisine, la mère sort avec sa coupe à la main. Elle vient écouter, ajouter un ou deux détails, apprécier l'anecdote. Elle s'émeut devant l'auditoire qui regarde sa fille comme on la regarde, elle. Il y a sa voix dans celle de sa fille, elle le sait, il y a cet air plein de volonté et d'insolence. Une fascination exercée devant les autres ébahis ou secoués d'hilarité.

« J'avais dit à ma mère que j'allais dormir chez une amie. »

Elles se regardent toutes les deux.

« Elle ne m'a pas crue.

— Je ne l'ai pas crue, j'ai toujours lu en elle comme si c'était moi qui mentais. »

Les autres rient autour de la table.

« Nous étions sortis avec des amis passer une partie de la nuit sur un vieux terrain vague, pas très loin de l'ancienne raffinerie de sucre.

— J'avais tout de suite flairé le mensonge, et su la vérité par d'autres de ses amis joints au téléphone. Intimidés, ils avaient tout avoué.

— J'étais en train de boire un mélange de vodka et de limonade concocté par un ami, il y avait beaucoup plus de vodka que de jus, ça me brûlait l'intérieur des joues. Nous étions une dizaine, déjà un peu ivres. Le bras levé pour porter à ma bouche le goulot de la bouteille, j'ai vu surgir du noir une main ferme qui m'a saisi le bras avec une vigueur terrifiante. C'était ma mère. »

Elles rient toutes les deux, puis, en chœur, s'exclament : « Qu'est-ce que tu crois que tu fais avec cette bouteille ? Ha ! Ha ! » Elles rient à nouveau, complices, devant le public impressionné par cette histoire entendue pour la première fois.

Elles sont trois, pourtant, autour de la table : deux filles et une mère. La plus jeune, on l'a toujours appelée la *petite*,

16 est restée silencieuse pendant tout le repas. Elle n'a pas les

mêmes traits ni le même ton dans son rire, ni la même légèreté dans le fond de ses yeux. Elle était dans la cuisine à l'arrivée des invités. C'est elle qui s'est levée, à chaque fois, pour desservir, rincer, couper les légumes et préparer la vinaigrette. C'est elle, aussi, qui a servi le vin. Certains invités se sont bien souvenus d'elle, petite ; mais ils n'ont revu qu'une enfant ennuyeuse, peu portée au jeu, difficile à amuser et à faire parler. Trop pris par l'activité autour de la table, ils n'ont, de toute façon, pas eu le temps de s'enquérir de la vie qu'elle mène.

La *petite* est lasse d'entendre le récit de l'épisode de la bouteille. Il a été question du terrain de la raffinerie aujourd'hui, autrefois, de la forêt derrière la montagne et, avant cela, de la halte routière près de la rivière. On a parlé de vodka et de limonade aussi, mais, plus jeune, la *petite* a souvenir que sa mère et sa sœur parlaient d'une bouteille de gin, dérobée dans l'armoire, et, plus récemment, d'un magnum de veuve-clicquot, cadeau d'un client, chapardé dans l'armoire. Les paroles prononcées au moment où le bras est saisi avec violence ne changent jamais, puisqu'elles permettent de faire réagir et sursauter l'auditoire, qu'elles marquent bien l'imaginaire des gens, provoquent le rire, montrent par-dessus tout le caractère de la mère, la position de force qu'elle exerce. En plus de lui donner à chaque fois le premier rôle, le récit montre à quel point elle est liée à sa fille : celle-ci est non seulement sa réplique physique, mais leurs rouages, aussi, sont les mêmes. Elles fonctionnent de la même façon.

L'aînée finit de répondre aux questions des invités. Pendant ce temps, d'une voix basse, marquée par les longues gorgées de côtes-du-rhône, la mère prend à partie sa *petite*, assise à ses côtés : « Toi, ce n'était pas pareil. Je... Tu... Tu ne te faisais jamais prendre. Tu faisais les choses... tu étais... sournoise. » La plus jeune ne dit rien, elle a haussé un sourcil et attend la suite. L'aînée s'est levée pendant que la mère prononçait le mot « sournoise » pour aller chercher une autre bouteille. Les gens finissent de reprendre leur souffle après s'être tant esclaffés. La mère, elle, va jusqu'au bout de son idée. « Tu étais hypocrite... oui... hypocrite. »

Sa fille aînée, pense la mère, assure la continuité de la lutte qui a été la sienne, elle se soulève contre l'ennui, les interdictions ou la fadeur. Leur vie à toutes les deux a un petit quelque chose que celle des autres n'a pas. Lorsque, de temps à autre, la *petite* prend la parole, elle a une voix faible. Elle parle sans raconter, d'un ton neutre, en restant près des faits. Elle ne manipule pas les événements, mais les donne nus, sans présentation ou artifices. La mère a toujours été devant des gens qui se taisaient, cherchaient à l'écouter. La *petite*, elle, doit hausser le ton seulement pour être entendue. Tout cela agace la mère. Non, bien sûr, ce n'est pas elle qui, adolescente, lui a volé son argent et qu'elle a dû aller chercher au poste de police, ni qui a commencé, encore pubère, à fréquenter les hommes. La *petite*, qui ne lui demande jamais rien, ramasse les assiettes et reste silencieuse. Mais la mère préfère l'autre perfection, la véritable, celle des histoires. Celle partagée avec l'aînée. Les gens qui ne parlent pas, pense-t-elle, cachent toujours quelque chose.

Autour de la table on s'est tu. La mère laisse donc la *petite* attendre la suite, le sourcil levé, elle feint l'innocence, cherche son verre des yeux, mais le renverse en voulant le prendre. Elle le relève aussitôt; le vin dégouline sur ses doigts. La *petite*, muette, l'œil grand ouvert, remplit la coupe. On commence à bâiller autour de la table. La mère a trop bu pour se mettre à raconter, elle ne veut pas ennuyer, alors elle se tourne vers la cuisine, va y chercher sa grande qui choisit le porto dans le cellier, puis revient à ses invités. Elle fixe sa coupe dans laquelle elle boit encore à petites gorgées. Les yeux de la plus jeune, patients, suivent chacun de ses gestes. Cela commence à peser sur la mère. La *petite* doit sûrement avoir encore ce mot, « sournoise », près des lèvres, sur le cœur, mais elle n'osera pas le lui reprocher; elle ne réagit pas aux insultes. Le blâme est là, pourtant, dans les questions qu'elle ne pose pas, mais que l'on entend. Il y a trop d'attentes déçues dans ce regard insistant. La mère peut vivre avec ce reproche. Ce avec quoi elle ne vit pas, c'est son propre échec, incarné dans cette fille qu'elle considère vulnérable, sans talent et incapable de captiver. Elle se pardonne

La mère voudrait que l'aînée soit là, performe, assure la suite des choses, mais elle n'est pas encore revenue. Autour de la table, on ne parle pas depuis trop longtemps. Seul le bruit des lèvres aspirant du vin coupe le silence. Sur le long pied du verre, le petit doigt de la mère s'est mis à trembler. En présence de la *petite*, il n'y a plus de boniment possible, les histoires ne prennent pas. Le petit doigt s'agite plus fort sur le pied du verre. La mère a peur, au fond, du regard de cette petite, qui peut ruiner ses histoires et souffler son royaume d'une seule parole.

Vite, la mère cache sa main tremblante. Il faut faire taire cette enfant, entamer une anecdote, ne pas lui laisser l'occasion de trop en dire. La mère se redresse, lève à son tour les sourcils, pleine de défi, et soutient le regard de sa fille. Ébauchant un sourire, elle renverse vers sa bouche sa large coupe, relève le menton un peu plus haut pour aller chercher le vin qui y reste, puis, ne tremblant plus, s'apprête à raconter, la voix sûre.

En juillet 1976, nous étions à Ponce, sur l'île de Puerto Rico. Nous y sommes restés toute l'année ; Gilbert y formait des cadres pour le compte d'une banque américaine. En ces années-là, Ponce était une station balnéaire très prisée, et plusieurs célébrités y séjournaient. Ce jour-là, j'ai été sauvée de la noyade par Sean Connery. C'est l'année où il a tourné Le vent mauvais, je m'en souviens parce qu'il m'avait donné une paire de billets pour le soir de l'avant-première ; je les ai encore quelque part, je crois. Happés, les invités le savent : l'histoire sera exceptionnelle. Ils restent attentifs, attendent.

La *petite* observe les visages. Ce n'est qu'une question de temps, tente-t-elle de se persuader. La tablée le réalisera bien vite : sa mère ne pouvait pas être à Ponce en 1976 si elle était aussi à l'ouverture des Jeux olympiques, devant la vitrine brisée. Le mensonge est là, criant, grossier, superbe !

Mais personne ne réagit, au contraire. On reste suspendu aux lèvres de la conteuse. Les gens croient. Veulent croire. Participent. La *petite* l'a compris : les invités cherchent la distraction, pas la vérité. C'est la seule chose qui leur permette d'oublier le roulement du temps.